This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

N

13 M

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Fr. II A. 527

CATILINA,

TRAGEDIE.

Par M. DE CREBILLON, *de l'Académie Françoise.*

Représentée par les Comédiens ordinaires du Roi pour la premiere fois, le 20 Décembre 1748.

Le prix est de trente sols.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, à l'entrée du Quay de Conty, à la Charité.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966
OF OXFORD
LIBRARY

A

MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

MADAME,

Oser faire paroître CATILINA *sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général. Il y a long-tems que le Public vous a dédié de lui-même un Ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : heureux si on l'eût jugé digne de sa Protectrice ! Et, qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des tênebres un*

homme absolument oublié? Soins généreux qui ont plus touché que surpris. Que doit-on pas attendre d'une ame telle que la vôtre? Puisse l'hommage que je vous rends, MADAME, consacrer à la postérité la protection que vous accordez aux talens, & ce monument de ma reconnoissance.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

JOLYOT DE CRE'BILLON.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier la *Tragédie de Catilina*, & après le grand ſuccès qu'elle a eu au Théatre, il n'eſt pas poſſible de douter qu'elle ne ſoit très-digne de l'Impreſſion. Fait à Paris ce 13 Janvier 1749.

FONTENELLE,

ACTEURS.

CATILINA.

CICERON, Consul.

CATON.

PROBUS, Grand-Prêtre.

TULLIE, fille de Cicéron.

FULVIE.

LENTULUS.

CRASSUS.

CETHEGUS.

LUCIUS.

SUNNON, Ambassadeur des Gaules.

GONTRAN.

LICTEURS.

La scène est dans le Temple de Tellus.

CATILINA,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

CESSE de t'effrayer du sort qui me
menace,
Plus j'y vois de périls, plus je me sens
d'audace;
Et l'approche du coup qui vous fait
tous trembler,
Loin de la ralentir, sert à la redoubler.

Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime,
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
Lentulus, & le mien ne peut voir sans pitié
Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,
Te trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?
Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire ;
Et le rang de Préteur qui te lie au Sénat,
Trouble en un Conjuré le cœur du Magistrat.
Tu crains pour Rome enfin, voilà ce qui t'arrête,
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête :
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense,
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence :
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur,
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre,
Mais un Chef de Parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les Conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis ;

De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
Je ne t'ai démandé que ce seul avantage ;
Laisse-m'en donc jouir, mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance & sa foi.
Dis-moi, si ta fierté jusque-lá peut descendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit,
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui de mes volontés secret dépositaire,
Osera comme lui balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
Lentulus, dans le fond, doit assez me connoître,
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître,
Et que ces cruautés qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un Chef de Parti prend un aspect contraire ;
Vertueux ou méchant, au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il soit crû fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand, s'il est impénétrable :
S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du Public il sache en imposer,

Il doit ſe conformer aux mœurs de ſes complices,
Porter juſqu'à l'excès les vertus & les vices.
Laiſſer de ſon renom le ſoin à ſes ſuccès;
Tel on déteſte avant, que l'on adore après,
Je ne vois ſous mes loix qu'un Parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable;
S'il ne ſe fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon eſtime,
Le reſte eſt un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir ſans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on ſait leur reſſembler.
Un Chef autoriſé d'une juſte puiſſance,
Soumet tout d'un coup d'œil à ſon obéiſſance;
Mais, dès qu'il eſt armé pour troubler un état,
Il trouve un compagnon dans le moindre ſoldat;
Et l'art de le ſoumettre exige un art ſuprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les ſubjuguer ſans te rendre odieux.
Mais avant que le jour nous ſurprenne en ces lieux,
Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle;
Son Grand Prêtre Probus te ſera-t-il fidéle!
Quoique rien en ce lieu ne borne ſon pouvoir,
Je ne ſai ſi Probus remplira notre eſpoir.

Il eſt vrai qu'à ſes ſoins nous devons cet aſyle,
Dont il nous rend l'accès auſſi sûr que facile ;
Mais au nouveau Conſul le Grand Prêtre eſt lié
Par l'intérêt, le ſang, l'orgueil, ou l'amitié :
Lorſqu'à des Conjurés ſes pareils s'aſſocient,
C'eſt par des trahiſons que tous ſe juſtifient.
Aujourd'hui le Sénat doit s'aſſembler ici ;
Ce n'eſt pas cependant mon plus cruel ſouci.
Je crains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Et, comment dans un cœur qu'un ſi grand ſoin entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour & de haine ?
L'amour pour tes pareils auroit-il des appas ?

CATILINA.

Ah ! Si je le reſſens, je n'y ſuccombe pas.
Qu'un grand cœur ſoit épris d'une amoureuſe flamme,
C'eſt l'ouvrage des ſens, non le foible de l'ame ;
Mais, dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a ſur lui qu'un pouvoir limité.
C'eſt ainſi que le mien eſt épris de Tullie ;
Ses graces, ſa beauté, ſa fiere modeſtie,

Tout m'en plaît, Lentulus ; mais cette paſſion
Eſt moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont ſon orgueil ſe pare,
Tullie eſt ce que Rome eut jamais de plus rare ;
Je vois, à ſon aſpect, tout un peuple enchanté ;
Et c'eſt de tant d'attraits le ſeul que m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empreſſent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru ſi belle ;
Mais je n'ai pû ſouffrir que quelque audacieux
Vînt m'enlever un bien qu'on croit ſi précieux.
Enfin je l'ai conquis, &, ſans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'eſt pas que l'amour en ſoit le ſeul objet ;
Loin que de mes deſſeins il ſuſpende l'effet,
Cette flamme où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Eſt un fruit de ma haine, & de ma politique.
Si je rens Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut déſormais s'oppoſer à mes vœux.
Je tiendrai ſous mes loix & la fille & le pere,
Et j'y verrai bientôt la République entiere.
Je ſai que ce Conſul me hait au fond du cœur,
Sans oſer d'un refus inſulter ma faveur.
Il craint en moi le Peuple, & garde le ſilence :
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,

J'ai crû devoir toujours pourſuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'eſprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle :
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidéle,
M'y ſert à ménager des Traités captieux,
Où, ſans rien terminer, je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos deſſeins au Grand Prê-
tre,
De ſes propres ſecrets je ſuis déja le maître ;
J'ai flatté ſon orgueil par le Pontificat ;
J'ai parlé pour lui ſeul en public au Sénat,
Tandis que pour Céſar, aidé de Servilie,
J'engageois Cicéron trompé par Céſonie :
Enfin, Probus ſait trop que s'il m'oſoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr ;
Même ici, par ſes ſoins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie,
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien
Pour ne ſe point venger de tant de perfidie ;
Elle eſt femme, jalouſe, imprudente, hardie,
Elle ſait tout, bientôt nous ſerons découverts,
Et je n'entrevois plus que de triſtes revers.
Que faiſons-nous dans Rome ? Et ſur quelle eſpérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'aſſurance ?

Contre César & toi, les clameurs de Caton
Ne cessent d'irriter Antoine & Cicéron.
Ces deux Consuls, tous deux amis de la Patrie,
Brûlans de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,
Préviendront, d'un seul coup, ta haine & tes projets.
Déja, de toutes parts, je vois grossir l'orage ;
Crassus devient suspect, t'en faut-il davantage ?
Et tu n'ignores pas que depuis plus d'un jour
Les lettres de Pompée annoncent son retour ;
Que Pétréius suivi de nombreuses cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes :
César, dont le génie égale le grand cœur,
T'accuse d'imprudence, & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je sai que César desire ma retraite,
Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir nos Légions marcher sous ses drapeaux,
Et pour profiter seul du fruit de mes travaux.
Mais, si le sort répond à l'espoir qui m'anime,
Je ferai de César ma premiere victime ;
Il est trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome où le Peuple m'adore,
Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre ?

Le péril est égal ainsi que la fureur ;
Et j'ai, de plus, sur eux ma gloire & ma valeur.
L'exemple de Silla n'a que trop fait connoître
Combien il est aisé de leur donner un maître ;
Et ce Pompée enfin, si fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi, comme il fit devant lui.
Manlius avec nous toujours d'intelligence,
Aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance,
Avec sa Légion doit joindre Célius,
Et Céson avec lui rejoindre Manlius ;
Sunnon des fiers Gaulois le ministre fidéle
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
Cesse de m'opposer une crainte frivole,
Dès demain je serai maître du Capitole.
C'est du haut de ces lieux que tenant Rome aux fers,
Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
Rome ! Je n'ai que trop fléchi sous ta puissance,
Mais je te punirai de mon obéissance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'Empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah ! Je te reconnois à ce noble langage ;
Rome même est trop peu pour un si grand courage.

Remplis ton ſort, fais voir à l'Univers jaloux,
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina, Probus vient, je te laiſſe.

CATILINA.

Va, dis à Céthégus qu'il tienne ſa promeſſe ;
L'un & l'autre, en ſecret, daignez voir Manlius,
Et faites obſerver Fulvie & Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

HE quoi, Seigneur, c'eſt vous que votre vigilance
A conduit le premier aux Autels que j'encence !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ſes pas ?

CATILINA.

Je le ſai, cependant je ne l'y cherche pas.
Votre intérêt, Probus, eſt tout ce qui m'améne,
Et mon cœur à vous ſeul veut confier ſa peine.
Céſar, que Cicéron appuyoit au Sénat,
Céſar eſt déſormais ſûr du Pontificat ;
Il l'emporte ſur vous, & ſon audace extrême
Veut ſoumettre à ſes loix la Religion même.

J'ai crû, de Cicéron qui vous est allié,
Que mon parti pour vous seroit fortifié,
Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire :
Mais ses trêsors ont fait ce que je n'ai pû faire ;
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les loix.
Ce Sénat, le modéle & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'Univers admirer sa justice,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice,
Qui puisoit ses décrets dans le conseil des Dieux,
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos ayeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS.

Eh! Ce n'est pas moi seul, Seigneur, qu'il intéresse,
Il réjaillit sur vous encor plus que sur moi,
Vous, qu'un vil Orateur fait plier sous sa loi,
Vous, qui jusqu'à ce jour armé d'un front terrible,
Des cœurs audacieux fûtes le moins fléxible,
Qui d'un Sénat tremblant à votre fier aspect,
Forciez, d'un seul regard, l'insolence au respect ;
A sa voix, aujourd'hui, plus soumis qu'un esclave,
Enfin, à votre tour, vous souffrez qu'on vous brave ;
Et vous abandonnez le soin de l'Univers
A des hommes sans nom, qui mettent Rome aux fers.

Et que m'importe á moi que le Sénat m'outrage,
Que ſa corruption mette à prix ſon ſuffrage ?
L'Univers ne perd rien à mon abaiſſement,
Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement ;
Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maî-
tre:
Vous ſeul... Mais déſormais méritez-vous de l'être,
Avec une valeur qui n'oſeroit agir,
Et ce front outragé qui ne ſait que rougir ?
Quoi, pour vous engager à ſauver la Patrie,
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie :
La mort nous a ravi Marius & Silla,
Qu'ils revivent en toi, régne Catilina !

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire,
Les crimes du Sénat ne ſouillent point ma gloire ;
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix.
J'admire en vous ſur-tout cette ame bienfaiſante
Que l'approche des Dieux rend ſi compatiſſante :
Mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel eſt-il ?

CATILINA.

Mon devoir.

A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conserver une vertu sans tache ?
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
Dès que le bien public s'oppose au châtiment ;
Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
Considerez ce Temple orné de mes ayeux,
Que Rome a crû devoir placer parmi vos Dieux :
Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mere,
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révere ;
Et tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux,
Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien, & je lui dois la vie.

PROBUS.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ;
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur,
Soit réduit à chercher un autre défenseur :
Envain fondant sur vous sa plus chere espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance.
J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien,
Les foiblesses de cœur d'un obscur Plébéien ;
Et c'est Catilina, qui seul ici protege
Un reste de Sénat impur & sacrilege ;

OXFORD · TAYLOR INST

Un tas d'hommes nouveaux profcrits par cent dé-
crets
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour fujets ;
Difparu dans l'abîme où fon orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont paffé comme un fonge.
Non, ce n'eft plus ce corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des mortels.
De ce corps avilli Minerve s'eft bannie
A l'afpect de leur luxe & de leur tyrannie ;
On ne voit que l'or feul préfider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Confulat.
Enfin, Rome n'eft plus fans le fecours d'un maî-
tre.
Et, qui d'eux plus que vous, feroit digne de l'être ?
Céfar femble promettre un fuperbe avenir,
Que peut-être moins jeune il ofera tenir.
Lucullus n'eft plus rien, & fon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eft trompée.
Craffus, plein de defirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréfors les foins de fa grandeur.
Cicéron ébloui du feu de fon génie . . .
Mais, je veux refpecter le pere de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage infenfé,
Un fafte de vertu qu'on a trop encenfé.
Le refte n'eft point fait pour prétendre a l'Empire ;
C'eft à vous feul, Seigneur, que j'ofe le prédire.

Quelle gloire pour vous en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reste des humains,
Que sans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un seul homme a changé la face de la terre!

CATILINA.

Ministre des Autels, que me proposez-vous?

PROBUS.

La gloire de bien faire, & le salut de tous,
Ce qu'un grand cœur flatté de cet honneur suprême,
Auroit dû dès long-tems se proposer lui-même.

CATILINA.

Ah! Próbus, je l'avoue, une si nóble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur;
Je sens que malgré moi mes scrupules vous cedent.

PROBUS.

Hé bien, qu'à ce remords de prompts effets succedent,
D'armes & de soldats remplissons tous ces lieux
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.
Dans un sang ennemi . . . Mais j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie,
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis,
Et je vous rejoindrai bientôt si je le puis.

[*Probus se retire dans une aîle du théatre.*]

SCENE III.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

QUoi, Madame, aux Autels vous devancez l'aurore !
Et, quel soin si pressant vous y conduit encore ?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes Dieux !

TULLIE.

Si ce sont là les Dieux à qui tu sacrifies,
Apprens qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que si leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliques-moi ce que je viens d'entendre,
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre ;
Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE.

Ah ! ce n'est qu'à vous seuls, grands Dieux ! que je m'adresse,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse !

Monstres, dont la fureur brave les immortels,
Et que le crime suit jusqu'aux piéds des Autels,
Qui tous baignés d'un sang qui demande vengeance,
Osent des Dieux vengeurs insulter la présence !
Le sang de Nonius versé près de ces lieux,
Fume encore, & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux ;
La sacrilége main qui vient de le répandre,
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'est point Mithridate, ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins,
Grands Dieux ! c'est une main plus fatale & plus chere,
Qui menace à la fois la patrie & mon pere.
Ces excès de fureur inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos soupçons au silence ;
Songez, pour violer le respect qui m'est dû,
Qu'il faut auparavant que je sois convaincu ;
Qu'il faut l'être soi-même avant que d'oser croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire ;

Que l'amour eſt déchû de ſon autorité
Dès qu'il veut de l'honneur bleſſer la dignité :
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et, qu'ai-je à redouter de ton inimitié ?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel, tu peux porter à la triſte Tullie
Tous les coups que ta main réſerve à la Patrie :
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'eſt déshonoré par une lâche ardeur ;
Ce cœur que trop long-temps a ſouillé ton image,
N'eſt plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage ;
Rien ne peut expier la honte de mes feux :
Mais ne préſume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fauſſes vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un ſeul moment dès qu'il te fait coupable ;
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager ſa foi.
Grands Dieux ! n'ai-je brûlé d'une flamme ſi pure,
Que pour un aſſaſſin, un rebéle, un parjure ?
Et le barbare encore inſulte à ma douleur,
Il veut que mon devoir reſpecte ſa fureur !
Mais, cruel, mon amour n'en ſera point complice,
Dût-on charger ma main du ſoin de ton ſupplice,

Je n'hésiterai point à te sacrifier :
Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

CATILINA.

Et, de quoi voulez-vous que je me justifie ?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais puisque ton orgueil s'obstine à le nier,
Et que tu me réduits, traître, à t'humilier,
Esclave, paroissez.

SCENE IV.

CATILINA, TULLIE, FULVIE *déguisée en esclave.*

CATILINA *à part.*

Que vois-je ! C'est Fulvie.

TULLIE *à Fulvie.*

Parlez, je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui, moi, parler, Madame, à quel péril affreux
Exposez-vous ici les jours d'un malheureux ?
D'un Romain, quelqu'en soit le rang & la naissance,
Je sai combien je dois respecter la présence ;

De celui-ci sur-tout je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez, & dépouillez ce frivole respect ;
Un esclave enhardi par le salut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'àspect d'un seul homme ?
Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux ?
Répondez ; quel est-il ?

FULVIE.

C'est un séditieux.
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et le plus grand de tous s'il étoit moins coupable.
Oui, Madame, c'est lui, voilà le furieux
Qui veut souiller de sang sa Patrie & ses Dieux,
Egorger le Sénat, immoler votre pere,
Et la flamme à la main désoler Rome entiere.

CATILINA *feignant de ne pas reconnoître Fulvie.*

. . . .

Quoi, vous osez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux si peu dignes de foi ?
Et vous me réduisez à souffrir qu'un esclave,
Au mépris de mon rang, me flétrisse & me brave ?
Ah ! C'est pousser l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime & non pas du témoin :

Mais envain ton orgueil à le confondre,
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.
Adieu.

[*à Fulvie.*]

Vous, suivez-moi.

CATILINA *arrêtant Fulvie*

Non, non, il n'est plus temps,
Cet esclave est chargé d'avis trop importans ;
D'ailleurs, dès qu'avec lui vous osez me commettre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

SCENE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel est donc ton dessein ?

CATILINA.

C'est au nom du Sénat & du peuple Romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

Envain par ce dépôt tu crois m'en impoſer,
Je vois à quel deſſein tu veux en diſpoſer.

CATILINA.

Non, loin que ma fierté déſormais le récuſe,
C'eſt devant le Sénat que je veux qu'il m'accuſe.
Puis qu'il doit en ces lieux s'aſſembler aujour-
d'hui,
C'eſt à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, ſongez, Madame, à ſauver la Patrie,
C'eſt des jours d'un ingrat prendre trop de ſouci,
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE VI.

CATILINA *ſeul.*

QU'aurois-je à redouter d'une femme infi-
delle ?
Où ſeront ſes garants, & d'ailleurs, que fait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;

Projets abandonnés, mais dont ma politique,
Par leur illusion trompe la République,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrieres,
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumieres.
Maître de mes secrets, j'ai pénétré les siens,
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Consuls je me suis assuré ;
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré ;
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
Et je sai qu'à ce prix il me sera fidéle.
Voilà comme un Consul qui pense tout prévoir,
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Affriquain peu soumis, le Gaulois indomptable,
Tout l'Univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets,
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.
Ce n'est pas dans tes murs, Rome ! que je m'arrête,
Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête ;
Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai séduit tes vieillards, ainsi que ta jeunesse,
César, Sylla, Crassus, & toute ta noblesse.

Mais il faut retourner à Probus qui m'attend;
Ménageons avec lui ce précieux inſtant
Pour rendre ſans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux deſſeins,
Maître de l'Univers, ſi tu l'es des Romains,
C'eſt aujourd'hui qu'il faut que ton ſort s'accompliſſe,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périſſe.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'Abuſez point, Probus, de l'état où je ſuis ;
Je vous perdrai : du moins, ſongez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractere,
Pouvoir impunément défier ma colere,
Et que mon cœur tremblant à l'aſpect de ce lieu,
Va mettre au même rang le Miniſtre & le Dieu.
Et quel Miniſtre encore ! Un ſacrilége, un traitre,
Qui de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
Des Tarquins, ſur ſon front, veut ceindre le bandeau,
Et du ſang des Romains nourrir ce Dieu nouveau.
Lâche, qui ſe dévoue aux amours de Tullie,
Qui de ſes propres Dieux profanateur impie,
Prête leur Sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le Prêtre, & ſouille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie,
Et loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.
Considerez l'abîme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
Et de plus, un amant qui peut-être vous aime.
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,
Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords.
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance;
On punit l'inconstant, mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse, & l'espoir d'un retour.
Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie,
A travers les fureurs dont votre ame est saisie?
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?
Vous savez les projets que votre amant médite,
En pénétrez-vous bien les détails, & la suite?
Un homme tel que lui, doit-il à découvert
Se montrer, sans prudence, au grand jour qui le perd?
Peut-il porter trop loin l'artifice & la feinte?
Non, il faut que son cœur ne soit qu'un labirinthe,

Que l'amour même envain y cherche des secrets
Que pour lui la raison & l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire,
Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout pour servir un Consul qui le flatte.
Devenu du Sénat, & l'idole, & l'espoir,
Cicéron est armé du souverain pouvoir.
Le Sénat qui sur lui redoute une entreprise,
Pour mettre son Héros à couvert de surprise,
De l'ordre équestre entier le fait accompagner;
Puis qu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner.
Pour le faire périr, il faut la force ouverte;
Mais, ce seroit sans fruit travailler à sa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs,
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs.
Plus de raison alors, & la fiére Fulvie
Expose un nom célebre aux mépris de Tullie,
Se couvre sans rougir d'un vil déguisement.
Pourquoi ce déshonneur; Pour perdre son amant.
Ah, Madame! Ce cœur dont j'ai plaint la tendresse,
De l'habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse?

Dans quel ſein dépoſer des ſecrets dangereux,
Si le cœur d'une amante eſt un écueil pour eux ?
Vit-on jamais l'amour dans ſa plus noire yvreſſe,
Emprunter du dépit une langue traîtreſſe ?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi ? Miniſtre ambitieux,
Et quelle foi doit-on à des ſéditieux ?
La garder aux méchans, c'eſt partager leurs crimes :
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes :
Et je ſai, quand la haine enflamme vos pareils,
Juſqu'où va la noirceur de leurs lâches conſeils,
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
Céſar eſt déſigné ſouverain des augures,
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux ;
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne ſois point coupable,
Moi qui viens de ſauver un Conſul odieux
Qui s'eſt oſé jouer d'un Miniſtre des Dieux,
Qui de ſa dignité dépoſitaire habile,
Plein de faſte aux Autels, & près des grands, ſervile,
Sur l'eſpoir de leurs dons meſure ſa ferveur,
Et n'adore en effet que la ſeule faveur ?

Mon devoir m'ordonnoit de ſauver la Patrie ;
Imitez-le, ou gardez vos conſeils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haine & mes ſoupçons :
Ceſſez de me flatter qu'on peut m'aimer encore,
J'ai trop vû la beauté que l'infidéle adore ;
Mes yeux avant ce jour ne la connoiſſoient pas,
Mais, vous me payerez ſes funeſtes appas ;
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférénce.
Moi, que déshonoroit la ſeule concurrence.
Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un ſecret ?
Et pourquoi, s'il eſt feint, m'en cacher le projet ?
Traître, ce n'eſt pas vous qui deviez me l'apprendre ?
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un ſecret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On eſt toujours en droit d'en trahir le myſtere,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'oſe taire.

PROBUS.

Hé bien, perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briſer les fers de tant de malheureux ;
Vengez votre beauté d'un amant infidéle,
Et votre orgueil bleſſé des projets qu'il vous céle ;
D'un long embraſement devenez le flambeau.
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.

Mais, Catilina vient, évitez ſa préſence,
Ou du moins, gardez-vous d'irriter ſa vengeance.

SCENE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

PRobus, où ſommes-nous ? & qu'eſt-ce que je voi !
Quel opprobre pour Rome, et quel affront pour moi !
C'eſt aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une Romaine,
Au mépris des devoirs où ſon ſexe l'enchaîne,
Sous un déguiſement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des Romains,
De ſes folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner ſeulement s'éclaircir de ſon crime ;
Et lors que tout conſpire à me juſtifier,
Sa jalouſe fureur veut me ſacrifier !
Et quel étoit le but où ma valeur aſpire ?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire ?
Eſt-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer ſous mes coups ?

Non, c'eſt pour une ingrate à qui je ſacrifie
Ma gloire, mon devoir, & le ſoin de ma vie.

FULVIE.

Pourſuis, Catilina, le reproche ſiéd bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien ;
Mais dans l'art de tromper, ta ſcience ſuprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Vas, ceſſe d'éclater ſur mon déguiſement,
Tout, juſqu'à ton courroux, eſt faux en ce moment.
Egorge Cicéron aux yeux de ſa famille,
Je ne t'en croirai pas moins épris de la fille ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que tu ſais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier ;
Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chere,
Rien ne garantiroit la tête de ſon pere.
Mais, de quoi te plains-tu ? Quel eſt mon attentat ?
Eſt-ce moi qui prétens t'accuſer au Sénat ?
De l'eſpoir d'être à toi ma tendreſſe enyvrée,
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois & Céſar, & Craſſus,
Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel ! j'aurois voulu que tout ce qui reſpire,
Eût été comme moi ſoumis à ton Empire ;

Mais tandis que pour toi je féduifois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs ;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi ?
C'eſt elle qui te perd, ingrat, ce n'eſt pas moi.
Il eſt vrai qu'en ſon cœur j'ai voulu te détruire ;
Mais, c'eſt là ſeulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous déſunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Hé, pouvois-je prévoir que l'honneur chiméri-
que
De ſauver les débris d'un nom de République,
Porteroit une amante à perdre ſon amant ?
Mais, pour t'en garantir, je ne veux qu'un mo-
ment.
Abandonne à mon cœur le ſoin de ta défenſe,
Je ne ſai s'il te doit, ou tendreſſe, ou vengean-
ce ;
Je ne veux ſur ce point nul éclairciſſement,
Qui puiſſe triompher d'un plus doux mouvement ;
Mais par un déſaveu, ſouffre que j'humilie
A l'aſpect du Sénat l'orgueilleuſe Tullie ;
Son cœur eſt déſormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie en me perdant ſe rend digne de moi ;

Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes voeux, ni mon estime.
C'est au Sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui;
Je ne redoute rien, ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûteroit la vie;
Ainsi déclarez tout, c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance:
Mais, je vois les Licteurs, et le Consul s'avance.
Eloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat.
Adieu, tu me verra ce jour même au Sénat.

[*Elle sort.*]

CATILINA.

Probus, suivez ses pas, allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici se rendre.

SCENE III.

CICERON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICERON *fait signe aux Licteurs de s'éloigner.*

C'Eſt vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui ſait regler ſa haine,
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.
Enfin, depuis le jour que le ſort des Romains,
Par le choix des Tribuns fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vû ſoigneux de vous deplaire,
Braver l'inimitié d'un ſi noble adverſaire.
Je remportai ſur vous l'honneur du Conſulat,
Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat;
Et vous ſavez aſſez que cette préférence
Qui flattoit vos deſirs, paſſoit mon eſpérance.
Mais le Sénat toujours en butte à vos mépris,
Réunit en moi ſeul les vœux & les eſprits.
Encor, ſi quelquefois vous daigniez vous contraindre,
Que fait pour être aimé vous vous ſiſſiez moins craindre,

Que mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectassiez moins un orgueil odieux :
Mais bravant le Sénat & les Consuls ensemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
Regardez ces Autels, voyez parmi nos Dieux
Ces marbres consacrés aux noms de vos ayeux ;
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie :
Si moins ambitieux votre haute valeur
Ne nous eût inspiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage,
Aux vertus dont le ciel a fait votre partage ?
Politique, Orateur, Capitaine, Soldat,
Vos défauts, des vertus ont même encor l'éclat.
Quel Citoyen pour nous, & le plus grand peut-être,
S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître !
On dit.... Mais je crois peu des bruits mal assurés,
Qui vous osent nommer parmi des conjurés.
Tout défiant qu'il est Caton ne l'ose croire ;
Cependant le Sénat jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits, qui dans un Sénateur
Pourroient, en vous blessant, blesser son propre honneur,

Dès hier vous nomma Gouverneur de l'Asie.
Pompée & Pétréïus descendus vers Ostie,
L'un & l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc, & songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le Sénat veut, sans me consulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejetter.
Je ne sai s'il a crû me forcer à le prendre,
Mais, j'ignore comment vous osez me l'apprendre,
Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
On me hait, on me craint, on conspire dans Rome,
Parmi des conjurés, c'est moi seul que l'on nomme ;
Cependant le Sénat peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi.
Le Farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible ;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lors qu'il peut, par la foudre, arrêter mes projets.
Mais, d'un Consul jaloux la politique habile,
Devroit mieux me cacher que c'est lui qui m'éxile,

Et ne point abuser de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de son autorité ;
Car enfin tous ces bruits, enfans de sa foiblesse,
N'ont d'autres fondemens qu'un soupçon qui vous blesse.

CICERON.

N'est-ce rien, selon vous, que d'être soupçonné ?
A votre ambition sans cesse abandonné,
Vous causez tant de trouble, & tant d'inquiétude,
Que le moindre soupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ose allarmer le pouvoir souverain,
On est toujours suspect d'un coupable dessein.
Peut-on trop sur ce point rassurer la Patrie ?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie ?
C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entens ; c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi, c'est à tort qu'on m'accuse,
Et je suis criminel dès que je le refuse :
Mais, malgré l'appareil d'un frivole discours,
Je perce, en ce moment, à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'est pas ce qui vous guide,
C'est le seul mouvement d'une haine perfide,
Que le fiel de Caton sut toujours enflammer,
Et que mes soins en vain ont tenté de calmer.

J'ai fait plus, j'ai brigué jusqu'à votre alliance ;
Et, lorsque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit rassurer les esprits,
Vous osez le premier signaler des mépris.
Et depuis quand, Seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire ?
Quand ce même Caton, Citoyen furieux,
Répand seul contre moi ces bruits injurieux
Que vous autorisez avec trop d'imprudence ;
Vous, qui de son orgueil nourrissant l'insolence ;
Consacrez chaque jour ses transports insensés.
Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez.
Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes ;
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertu que la férocité ;
Prompt à se courroucer, enclin à contredire,
La haine est le seul dieu qui le meut & l'inspire.
Mais c'est perdre le temps en discours superflus,
Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
Allarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse,
L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse :
Et, comme il vous falloit le secours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,

Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Aſie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalouſie :
Mais, mon nom ſeul ici vous faiſant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
Déja par Manlius l'Italie occupée,
Va bientôt ſe remplir des Troupes de Pompée,
Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations,
Vous offre ſon épée avec ſes Légions.
Que d'inutiles ſoins, dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré diſpoſer de ma vie !
Car de ces noirs complots, qui cauſent tant d'effroi,
Elle a dû déclârer que le Chef, c'étoit moi.
Je ne préſume pas qu'à ſon devoir ſoumiſe,
Elle ait pû vous celer le Chef de l'entrepriſe.
Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer ?
J'entrevois les raiſons qui vous font différer,
C'eſt que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports ſuſpects d'un malheureux eſclave :
Mais mon honneur m'engage à vous déſabuſer,
Avec ce ſeul témoin vous pouvez m'accuſer.
Son nom garantit tout. Cet eſclave eſt Fulvie,
Qui, jalouſe en ſecret des charmes de Tullie,

A crû devoir troubler quelques ſoins innocens,
Qu'exigoient d'un grand cœur des charmes ſi touchans.
Qui croiroit qu'un Conſul ſi prudent & ſi ſage,
Eût été le joüet d'une femme volage ?
Vous rougiſſez, Seigneur ; mais c'eſt avec éclat
Que je veux aujourd'hui me venger au Senat :
Car c'eſt là qu'en Conſul vous devez me répondre,
Et c'eſt là qu'en Héros je ſaurai vous confondre.
Adieu.

SCENE IV.

CICERON *ſeul.*

DAns quel déſordre il laiſſe mes eſprits !
Quelle honte pour moi, ſi je m'étois mépris !
Catilina pourroit ne pas être coupable.
Mais qu'il eſt dangereux, & qu'il eſt redoutable !
Quel ennemi le Sort nous a-t-il ſuſcité !
Que de courage enſemble, et de ſubtilité !
Son génie éclairé voit, pénétre, ou devine.
Rome n'eſt plus, les Dieux ont juré ſa ruine.
Eſſayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur ;

S'il paroît au Sénat, & qu'il s'y juſtifie,
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ſes détours, j'entrevois ce qu'il veut ;
Mais nous ſerions perdus, s'il oſoit ce qu'il peut.
Employons ſur ſon cœur le pouvoir de Tullie,
Puiſqu'il faut que le mien juſques-là s'humilie.
Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron !
Allons revoir ma fille, & conſulter Caton ;
C'eſt là que je pourrai, dans le cœur d'un ſeul homme,
Retrouver à la fois, nos Dieux, nos loix, & Rome.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

ARrêtons, cher Gontran, c'eſt dans ces lieux ſacrés,
Décorés avec faſte, au fond peu révérés,
Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'alarme, & qui les déshonore.
C'eſt ici que bientôt Craſſus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfans de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'Hiſtoire,
Et qui de leurs ayeux flétriſſent la mémoire,
Vont de leur ſang impur ſceller leur union,
Et livrer Rome entière à la proſcription.
Heureux, ſi je pouvois, en ce déſordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même !
Entraîné dès long-temps, peut-être corrompu,
Par un ambitieux qui ſéduit ma vertu,

Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou Ministre infidéle.

GONTRAN.

Quoi, des Gaules, ici, Sunnon Ambassadeur,
De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur ?

SUNNON.

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain titre,
Lorsqu'un autre intérêt devient mon seul arbitre ;
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux :
Mais où sont les Romains, leurs Loix, même leurs Dieux ?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
Parmi des furieux sans frein & sans justice ?
C'est aux événemens à disposer de moi ;
D'ailleurs, dans ce cahos, à qui garder ma foi ?
A de vils Sénateurs noyés dans la mollesse,
A deux Consuls jaloux & désunis sans cesse ?
L'un des deux, sans honneur & sans fidélité,
Abuse chaque jour de son autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'ose en faire usage :
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au dehors, méprisable au dedans,
Le Sénat n'est enfin qu'un amas de brigans,
Unis pour le butin, divisés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage :

A peine il fut formé qu'il détruisit ses Rois,
Il détruit aujourd'hui l'autorité des Loix.
Après avoir détruit & Loix & Diadême,
Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la sédition,
Rien ne peut nous sauver que leur division.
Tu ne sais pas encor quel péril nous menace :
Un Romain, tu connois sa valeur, son audace ;
Et quel Romain encor ! César depuis un an
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran ;
C'est à nous gouverner que ce Héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son Empire,
Nous sommes tous perdus, & Gaulois, & Germains
Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Gréce, Rome, & l'Univers ensemble,
Eurent des plus parfait, dans César se rassemble :
Prudent, ambitieux, l'homme de tous les temps,
De toutes les vertus, & de tous les talens,
Intrépide, éclairé, d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient ; cher Gontran, laisse-nous.

SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

Je vous cherche, Sunnon, & j'ai besoin de vous ;
De nos desseins secrets la trame est découverte,
Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
Appellent, à grand bruit, le Peuple au Champ de Mars ;
De toutes parts, enfin, on murmure, on s'assemble :
Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
L'instant fatal approche, &, loin d'en être ému,
Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre,
Le feu des factions est facile à s'éteindre ;
Ainsi l'on ne peut trop hâter l'événement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement ?

SUNNON.

La foi des mes pareils ne fut jamais frivole :
Je suis Gaulois, ainsi fidéle à ma parole ;

L'honneur eſt parmi nous le premier de nos Dieux.
Mais vous ſavez quel joug on m'impoſe en ces lieux.
Et d'un Ambaſſadeur quel eſt le miniſtere ;
Que je ſuis retenu par une loi ſévere,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oſer les tremper dans le ſang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le myſtere ;
Je crains tout, ſans ſavoir ce qu'il faut que j'eſpere.
Si vos deſſeins ne ſont auſſi juſtes que grands,
Et ſi ce n'eſt pour nous que changer de tyrans ;
Si nos traités ne ſont fondés ſur la juſtice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous uniſſe.
Notre unique vertu n'eſt pas notre valeur,
Nous aimons la juſtice autant que la candeur.
Quoique enfant de la Guerre alaité ſous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous ſurpaſſez par votre urbanité,
Nous l'emportons ſur vous par notre intégrité.
C'eſt à tous nos deſſeins l'honneur ſeul qui préſide,
Et de nos intérêts l'équité qui décide.
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des Loix,
La gloire, le devoir, notre épée & nos droits,
Auſſi prompts que vaillans, francs, & pleins de nobleſſe,
Obéiſſans par choix, & ſoumis ſans baſſeſſe.

Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets,
A faire des amis, qu'à faire des sujets.
Comme nous ne voulons que le simple héritage,
Dont les temps & le sort firent notre partage,
Voyez, si du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majesté du Tybre :
Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime,
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime ;
Mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir soulager l'Univers,
Je prétende, au contraire, appésantir ses fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
Et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis Chef, il est vrai, d'un parti dangereux,
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux ;
Souvent, pour s'assurer de leur obéissance,
Il faut laisser régner le crime & la licence.

Le choix des Conjurés est un choix hazardeux,
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle
A quelquefois besoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la soif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut user du flambeau de la Guerre,
Que pour subjuguer Rome, & désoler la Terre,
Vous vous trompez, Sunnon ; considérez l'état
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat ;
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
A son titre pompeux de maîtresse du monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
Mais je suis las de voir triompher l'injustice,
Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice,
Que j'immole à nos loix ce Sénat orgueilleux,
Pour rendre l'Univers & les Romains heureux :
Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j'aspire,
Non au funeste honneur de conquérir l'empire ;
Et, comme j'ai toujours estimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne présumez pas que de votre courage,
Dans ces murs malheureux, je veuille faire usage.

Les Conjurés & moi, quelque soit le danger,
Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger ;
Au contraire, je veux, que fuyant de la Ville,
Au Camp de Manlius vous cherchiez un asyle :
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attens de vous.
Tout semble me livrer une Ville alarmée ;
Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une armée.
Que le Sénat ici tombe sous mes efforts :
Ce n'est point accabler ce redoutable corps
Qui renaît de lui-même, & qui se multiplie
Dans l'Univers entier comme dans l'Italie ;
Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, si les destins me sont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis secourables,
Quelque retraite enfin, dans un jour malheureux,
De vous, de vos amis, c'est tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah ! Dès que votre bras s'arme pour la justice,
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse.
Je vous répons de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garans ?

SUNNON *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main, ce sont là nos sermens.

Adieu, Catilina ; quelqu'un vient, c'eſt Tullie.

CATILINA *ſeul.*

Que ſa triſte vertu me peſe & m'humilie !
Fuyons, n'expoſons point tant de fois en un jour
Des cœurs nés pour la gloire, aux attraits de l'amour.

SCENE III.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

ARrêtez un moment, j'ai deux mots à vous dire ;
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inſpire,
Je ne ſai ſi je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une amante en courroux,
Si mes cruels ſoupçons vous ont fait une offenſe,
N'en accuſez que vous, & votre fier ſilence,
Car vous pouviez d'un mot déſabuſer mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeſte erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon eſtime,
Un témoin dont le nom vous eût abſous de crime,
Et que rendoit ſuſpect ſon amour irrité ?
Vous ſavez de mes mœurs quelle eſt l'auſtérité,

Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & le remords
D'avoir trop écouté ses coupables transports ?
Falloit-il exposer une ame vertueuse
A servir les fureurs d'une ame impétueuse ?

CATILINA.

Ah! Je n'étois déja que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager.
A respecter ses feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre ;
Et son sexe, & son nom, tout m'oblige à la plaindre :
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secretement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un & l'autre au Sénat,
Evitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire ?

Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache, où je fuie?
Que, laissant le champ libre à l'insensé Caton,
Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom?
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere,
Sur son absence même, au Sénat me défere?
Comment! Lorsque vous même échauffant sa fureur,
Vous me livrez au Peuple, & me perdez d'honneur,
Que sur de faux rapports déja l'on délibere,
Que contre moi Caton éclate sans mystere,
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du Sénat quelque ménagement?
Que le Consul, enfin, touché de mon absence,
Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense?
Ah! Ne présumez pas que leur mauvaise foi
Puisse m'en imposer & triompher de moi:
Dés ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous, de ma part, craindre une perfidie?

CATILINA.

Non, mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous puffiez me tromper à mon tour.
La plus legere peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait fouvent des perfides.

TULLIE.

Du moins en ma préfence épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah ! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous euffions fauvé la République.

TULLIE.

Il en eft temps encor, cruel ! Ecoutez-moi,
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi ;
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abufe,
Songez que c'eft moi feule ici qui vous accufe,
Que je puis d'un feul mot raffurer les efprits,
Et diffiper l'erreur qui les avoit furpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi, vous pouvez m'aimer & me facrifier
A l'orgueilleux honneur de vous juftifier ?
L'amour vous juftifie, & reprend fon empire ;
Quand mon cœur vous abfout, mon cœur doit vous fuffire,

Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah ! laiſſez-moi l'honneur de vous concilier !
Laiſſez-moi réunir mon amant & mon pere.
Hélas ! Etoit-ce à moi d'en parler la premiere ?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres ſouhaits,
Aucun bien qui vous puiſſe engager à la paix ?
Vous étes des Romains la plus noble eſpérance,
Daignez contre vous-même embraſſer leur défenſe.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'eſt vous ſeul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat ?
Si vous vous obſtinez encore à vous défendre,
Le Conſul à ſon tour voudra s'y faire entendre,
Et bientôt vos amis ardents & furieux,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée,
Que votre amante habite, où votre amante eſt née ?
Laiſſez-moi déſarmer vos redoutables mains,
Accordez à mes pleurs la grace des Romains,
Et qu'il ſoit dit du moins de l'heureuſe Tullie,
Que le Dieu de ſon cœur fut Dieu de ſa Patrie.

CATILINA.

Ah, Madame, ceſſez de vouloir m'abuſer :
J'aimerois mieux vous voir conſtante à m'accuſer,

Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhore.
Quoi, c'est moi qu'on veut perdre, & c'est moi qu'on implore ?
Que dis-je ? C'est à moi que Tullie a recours,
Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours ?
C'est pour eux, non pour moi, qu'elle verse des larmes !
Et loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conspirer à l'envi !
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre :
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre.
Et, sur-quoi votre amour prétend-il m'émouvoir ?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir ?
Quoi, sur le seul rapport d'un témoin méprisable,
Sans rien examiner vous me croyez coupable,
Et sans en exiger d'autre éclaircissement,
Votre austere vertu sacrifie un amant ?
Cet exemple est si grand qu'il faut que je l'imite ;
Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite.
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien, cruel, adieu pour la derniere fois.

CATILINA *seul.*

Que je me sens touché ! que mon ame est émûe !
Ah, que n'ai-je évité cette fatale vûe !
Mais j'apperçois Probus,

SCENE IV.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que dès ce même instant, Seigneur, il faut partir ;
Tout s'arme contre vous, & le Sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble ?
Je veux à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux :
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi, seul & sans défense ?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence ;
Ainsi, ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y penſez-vous ?
Songez que Romulus expira ſous leurs coups.
Je ne condamne point une noble aſſurance ;
Mais on n'en doit pas moins conſulter la prudence.
Plus le Sénat vous craint, plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un ſecret attentat.

CATILINA.

Non, Probus, & je brave un péril qui vous glace ;
Le ſuccès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illuſion le ſuit,
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit ;
L'inſtant le plus terrible éclaire ſon courage,
Et le plus téméraire eſt alors le plus ſage.
L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté :
Mais s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence ;
Et je ſai, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu, dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICERON, CRASSUS, CATON, & le reste des Sénateurs.

CICERON.

Arbitres souverains de Rome & de ses Loix,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire ;
Le Sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoit le soin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon Consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'Empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.

Pourrai-je, ſans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla,
Lui que la cruauté, l'orgueil & l'inſolence,
N'ont que trop parmi nous ſignalé dès l'enfance ;
Lui qui toujours coupable, & toujours impuni,
Veut ce que n'eût oſé l'Univers réuni,
Subjuguer les Romains ? O, vous que Rome adore,
Et qui par vos vertus la ſoutenez encore,
Vous, l'appui du Sénat, & l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'Etat & des loix,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus ſon empire,
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour à tour,
Où la vertu n'a plus qu'un timide ſéjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire ?
Et comment l'Univers pourra-t-il jamais croire,
Que Rome eût un Sénat & des Légiſlateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs ?
Où retrouver enfin les traces de nos peres ?
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangeres.
Moi-même, qui l'ai vû briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat ?

Ah ! de vos premiers temps rappellez la mémoire :
Mais ce n'eſt plus pour vous qu'une frivole hiſtoire.
Vous imitez ſi mal vos illuſtres ayeux,
Que leurs noms ſont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi ſe plaint-on ? Catilina conſpire ?
Eſt-il ſi criminel d'aſpirer à l'Empire ?
Dès que vous renoncez vous-mêmes à regner,
Un Trône, quel qu'il ſoit, n'eſt point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'eſt pas le plus coupable ;
Voyez de votre état la chûte épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il eſt aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inſpire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage,
Scipion de mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur ſe vit preſque flétri.
Alors la liberté ne ſavoit pas dans Rome
Du ſimple citoyen diſtinguer le grand homme.
Malgré tous ſes exploits, le vainqueur d'Annibal
Se ſoumit en tremblant à votre Tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du ſang des Sénateurs inonde nos murailles ;
Il fait plus, ce tyran, las de regner enfin,
Abdique inſolemment le pouvoir ſouverain ;
Comme un bon citoyen meurt heureux & tranquile,
En bravant le courroux d'un Sénat imbécile.

Qui charmé d'hériter de son autorité,
Eleva jusqu'au Ciel sa générosité,
Et nomma sans rougir pere de la Patrie,
Celui qui l'égorgeoit chaque jour de sa vie.
Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
Vous ne trembleriez point devant Catilina ;
Par-là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat
Que Caton de son nom croit rehausser l'éclat ?
Mais il devroit savoir que l'homme vraiment sage
Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos ayeux,
Si ces temps sont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage ?
Rome est ce qu'elle fut, ses changements divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'Univers ?
Non, car ce fier Sylla, d'odieuse mémoire,
Même en l'asservissant combla Rome de gloire.
Mais c'est trop s'occuper des reproches honteux ;
Importunes leçons d'un Censeur orgueilleux,
Qui se trompe toujours au zéle qui l'enflamme.
Que Caton à son gré nous méprise & nous blâme,

N'aurons-nous désormais d'oracle que Caton,
Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
Où sont vos ennemis ? quel péril vous menace,
Un simple citoyen vous alarme & vous glace !
A percer ces complots j'applique en vain mes soins,
Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit à vous voir assemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leur pas.
Où sont des conjurés les chefs & les soldats ?
Les fureurs de Caton & son impatience,
Dans le sein du Sénat semant la défiance,
On accuse à la fois Cæpion, Lentulus,
Dolabella, Cæsar, & moi-même Crassus.
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence,
On craint Catilina, cependant on l'offence :
Mais plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.
Et quel est, dites-moi, le témoin qui l'accuse ?
Une femme jalouse & que l'amour abuse,
Qui, sur les vains soupçons d'une infidelité,
Veut surprendre à son tour votre crédulité ;
Qui, sans pudeur, livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haine ?
Si je plains l'accusé, c'est parce qu'on le hait ;
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait.

Car, la haine a souvent fait plus de faux coupables
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables ;
Je dis plus, & quand même il seroit criminel,
Faut-il, comme Caton, être toujours cruel ?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand homme ;
La rigueur n'a jamais produit le repentir,
Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
Rome n'est plus au temps qu'elle pouvoit sans craindre
Immoler à la loi quiconque osoit l'enfraindre ;
D'ailleurs il est toujours imprudent de sévir,
A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.
De quatre légions qui campoient vers Preneste,
Celle de Manlius est la seule qui reste ;
Quand le Sénat devroit punir Catilina,
Etes-vous assurés que quelqu'un l'osera ?
S'il échappe à vos coups, redoutez sa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embrasser sa défense.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuissans decrets qu'il sauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne,
Et qu'à son repentir le Sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public doit décider son sort,
Consul, qu'à l'instant même on lui donne la mort.

SCENE II.

CATILINA, & les acteurs de la scéne précédente.

[Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat, qui se leve à son aspect ; un moment après chacun reprend sa place.]

CATILINA.

LA mort? A ce decret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sai qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre ou de vous ou de moi :
Je la sauve, & Caton la perd par un faux zéle.

CICERON.

Téméraire ! au Sénat quel ordre vous appelle ?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, Seigneur, de m'y montrer ?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer ?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICERON.

Quoi ! Vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oser paroître en armes dans ces lieux ?

CATILINA.

Que mes armes, Consul, ne blessent point vos yeux :
Mais sur ce nouveau crime, avant que de répondre,
Souffrez, sur d'autres points, que j'ose vous confondre.
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoi qu'à votre pouvoir vous ayiez tout soumis,
J'espere cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'est en Citoyen que je vais me défendre.
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur ;
Pardonnez, Cæpion, Crassus, & vous, Prêteur,
Antoine, à votre tour souffrez que je vous nomme,
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.
Cæsar ne paroît point, mais je vois Cethegus,
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus ;
Car entre nous & lui, grace à son imprudence,
Le vertueux Caton met peu de difference.

Eh bien, Peres Conscripts; êtes-vous rassurés ?
Vous voyez d'un coup d'œil l'état des Conjurés,
Leurs chefs, & leurs soldats, cette nombreuse armée,
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée,
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs ;
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chere
Me:eroit dans le dessein d'assassiner son pere,
D'égorger le Sénat, & vous le croyez tous ?
Malheureux que je suis d'être né parmi vous !
Sylla vous méprisoit, & moi je vous déteste :
De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste,
Juges sans équité, Magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudroit se faire honneur ?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire,
Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire,
Qui depuis si long-temps tourmentez l'Univers ?
Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle
Que ton palais impur & vomit & recéle,
Qui le jour & la nuit semant par-tout l'effroi,
Ministres odieux de tes fureurs . . .

CATILINA.

Tais-toi.

Il eſt vrai qu'autrefois plus jeune & plus ſenſible,
Vous l'avez ignoré, ce projet ſi terrible,
Vous l'ignorez encor, je formai le deſſein
De vous plonger à tous un poignard dans le ſein.
L'objet qui vous dérobe à ma juſte colere
Ne parloit point alors en faveur de ſon pere ;
Mais un autre penchant plus digne d'un Romain,
M'arrache tout-à-coup le glaive de la main.
Je ſentis malgré moi l'amour de la Patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui que tout doit raſſurer les eſprits,
Une femme en fureur les trouble par ſes cris ;
A ſes tranſports jaloux tout s'alarme, tout tremble,
Et c'eſt pour les ſervir que le Sénat s'aſſemble !
C'eſt ſur ſes vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux ?
Orgueilleux Citoyen, dont l'auſtere ſageſſe
Eſt moins principe en lui qu'un fruit de ſa rudeſſe ;
Tyran Républicain, qui malgré ſa vertu,
Eſt le plus dangereux que Rome ait jamais eu ;
Par lui ſeul d'entre nous la concorde eſt bannie ;
C'eſt lui, qui du Sénat détruiſant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos diviſions,
Et nous force d'avoir recours aux factions :

Mais il veut gouverner ; hé bien, qu'il vous gouverne,
Qu'il triomphe à son gré d'un Sénat subalterne
Qui, lâche déserteur de son autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en sont que les prémices.
De chaque élection le meurtre est le signal,
Vos Prêteurs égorgés au pied du Tribunal,
Un Consul tout sanglant (mais trop juste victime)
D'un Peuple malheureux qu'à son tour il opprime.
Tous vos choix sont souillés par des assassinats ;
Ainsi furent nommés vos derniers Magistrats :
C'est ainsi qu'on élit, ou que l'on fait exclure,
Et qu'on osa me faire une mortelle injure.
Le Plébéïen s'éleve, & le Patricien
Se donne, sans rougir, un pere Plébéïen ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laissez profaner la Majesté Romaine.
Le voilà ce Sénat, ce protecteur des loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois ;
Le voilà ce Sénat qui fait trembler la terre,
Et qui dispute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Justice, autrefois votre Divinité,
Ne regne plus ici que pour l'impunité ;

La décence, les loix, la liberté publique,
Tout eſt mort ſous le joug d'un pouvoir tyrannique ;
Caton eſt devenu notre Légiſlateur,
L'idole des Romains . . .

CICERON.

Et vous le deſtructeur
Traître ; ſi le Sénat vous eût rendu juſtice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel ſupplice ;
Mais ſi je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foibleſſe des loix.

CATILINA.

Hé bien, pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos ſoins pénétrans monument précieux,
Cette eſclave qui peut me convaincre à vos yeux :
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie ?
Manlius auroit-il diſpoſé de ſa vie ?
Car elle fut toujours l'ame de ſes ſecrets.

CICERON.

Laiſſons-là Manlius, parlons de vos projets ;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, ſéditieux, pour vous, pour vos complices,
Vous étes convaincu, le crime eſt avéré ;
Déja ſur votre ſort on a délibéré ;

Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence :
Vous pensez, je le vois, que tremblant pour mes jours
A des subtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie ?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudens ! Savez-vous, si j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois ?
Instruit de votre haine & de mon innocence,
Tout le peuple à grands cris m'excite à la vengeance ;
Mais (je n'imite pas les fureurs de Caton,
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.)
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,
Me taire encore un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez ! insensez que vous êtes,
Moi, qui retiens le fer suspendu sur vos têtes ;
Moi, qui sans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laisser agir Manlius & les Dieux ;

Moi, qui pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expose pour sauver un Consul qui m'outrage ;
[*montrant Cicéron.*]
J'ai causé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi.
Il en est cependant dont vous devez tous craindre :
Que vous êtes aveugle, & que Rome est à plaindre !
Laissons-la Manlius. Consul peu vigilant !
Tandis que Rome touche à son dernier instant,
Qu'au plus affreux dangers le Sénat est en proie,
Qu'on va faire de Rome une seconde Troye ?
Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr,
Ingrats ! sur vos malheurs je me sens attendrir.
Je sens en ce moment l'amour de la Patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie ;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICERON.

Et bien rompez, Seigneur, un si cruel silence,
Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense.
En faveur de vous-même osez tout oublier,
Et sauvez le sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice
Pour servir ce Sénat qui m'envoye au supplice ;

Depuis huit jours entiers j'assemble mes amis.
Les voilà ces complots que je me suis permis !
Mais malgré tous les soins d'une ame généreuse,
Ils m'ont fait soupçonner d'une trâme honteuse !
Armez sans differer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez sauver la ville & le Sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce soir, doit attaquer vos portes.

CICERON.

Manlius ?

CATILINA.

Oui, Consul, craignez qu'avant la nuit
Aux dépens de vos jours on n'en soit trop instruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'enterprise,
Veillez, ou de sa part craignez quelque surprise :
Je n'ai pû découvrir le reste du parti,
C'est à vous d'y penser, vous êtes averti.
Manlius vous trahit ; c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé ;
En combattant pour vous je suis assez vengé.
Vous pouvez désormais ou douter ou me croire,
J'ai rempli mon devoir & satisfait ma gloire.
Mes amis sont tous prêts, vous pouvez les armer,
Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer ;

Vous les connoissez tous, songez au Capitole,
Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzolle ;
Il faut garder sur-tout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, & veiller sur le mien ;
Car le plus grand effort de ce complot funeste
Eclatera sans doute aux portes de Preneste,
Et mon palais y touche ; on peut s'y soutenir,
Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroissez émûs, & rougissez peut-être
D'avoir pû si long-temps me voir sans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts si sanglans, dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance ?
Non, j'en ai fait souvent la triste expérience,
On ne guérit jamais d'un violent soupçon ;
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison ;
Et dans tout intérêt la vertu la plus pure
Peut être quelquefois suspecte d'imposture :
Mais pour calmer les cœurs je sais un sûr moyen,
Qui vous convaincra tous que je suis Citoyen,
On connoît Cicéron, & sa vertu sublime
A sû dans tous les temps lui gagner votre estime ;
Il en est digne aussi par sa fidelité.
Caton vous est connu par sa sévérité :

Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe ;
Je vais dès ce moment sans amis, sans escorte,
Me mettre en leur pouvoir. Choisissez l'un des deux,
Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;
Je veux que de mon sort on le laisse le maître,
Qu'il me traite en Héros, ou me punisse en traître.
Souffrez que sans tarder je remette en ses mains
Un homme, la terreur ou l'espoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable ;
Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable ;
Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
Du plus grand des mortels ou du plus scélerat.

CICERON.

Catilina, daignez reprendre votre place,
De vos soins par ma voix le Sénat vous rend grace ;
Vous étes généreux ; devenez aujourd'hui,
Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui ;
Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'ôtage,
D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
Vous, Sénateurs, veillez à notre sûreté,
Il s'agit du Sénat & de la liberté ;

Courons sans differer où l'honneur nous appelle.
Adieu, Catilina, j'attends de votre zéle
Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand cœur;
Rome a besoin de vous, & de votre valeur;
Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA *regardant sortir Ciceron.*

Va, ma valeur bien-tôt sera mieux occupée;
Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

CAtilina, dis-moi quel est donc ton dessein?
D'où nait ce désespoir? éclaircis ma surprise.
Après avoir formé la plus haut entreprise,
Toi-même tu détruis de si nobles projets,
Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets?

CATILINA.

Arrête, Céthégus, tu me prends pour Tullie,
Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie.
Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés;
Mais avant tout, dis-moi l'etat des Conjurés;

Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balance....

CETHEGUS.

Aucun d'eux, nous pouvons agir en assurance :
Du sang de Nonius avec soin recueilli,
Autour du vase affreux dont il étoit rempli ;
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe,
Tous se sont abbreuvés de cette horrible coupe,
Et se liant à toi par des sermens divers,
Sembloient dans leurs transports défier les Enfers.
De joie & de frayeur mon ame s'est émûe ;
César, le seul César s'est soustrait à leur vûe.

CATILINA.

César n'a pas besoin de sermens avec moi,
Et son ambition me répond de sa foi.
Pour toi que de ma part rien ne devroit surprendre,
Qui, sur un regard seul aurois dû mieux m'entendre.
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois soupira pour Fulvie ;
Corrompu par ses pleurs ou par sa jalousie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron :
Mais d'un dessein si lâche informé par Céson,
Un instant m'a suffi pour prévenir le crime :
Ma main fumoit encor du sang de la victime,

Quand tu m'as vû paroître au milieu du Sénat
Qui pourra, (s'il apprend ce nouvel attentat,)
Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que pour le gagner je l'ai défait d'un traître ?
Au reste, ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides esprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes ;
Si je veux les forcer de recourir aux armes,
Ne pouvant, sans nous perdre, armer un seul guerrier,
Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même !
Des postes différens faussement indiqués,
Qui, selon mon rapport, pourroient être attaqués :
Aucun ne me convient ; mais il faut par la ruse
Disperser les soldats d'un Sénat qu'elle abuse.
Prends garde cependant qu'à des signes certains
On puisse distinguer nos soldats des Romains.
Le palais de Sylla, notre plus fort azile,
Pourra seul, plus d'un jour, tenir contre la Ville.
Céson de Manlius devenu successeur,
Avec sa légion doit servir ma fureur.

Je ne crains que Ruffus, Préfet de six cohortes,
Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
Ruffus n'a de soutien, ni d'amis que Caton,
Et je n'ai convaincu ni lui, ni Cicéron.
Si Ruffus, dont je crains le courage & l'adresse,
Pénetre les complots où Céson s'intéresse,
Ruffus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céson, ou tromper ses projets :
C'est l'unique moyen de tromper notre attente ;
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis me flattent de l'espoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les surprendre.
Soit pour s'en emparer, ou soit pour le défendre,
Autour de mon palais ils vont tous accourir ;
Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir ;
Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître,
Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde ! & qu'il me seroit doux
De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous !
Adieu, cher Céthégus, je vais revoir Tullie.

CETHEGUS.

C'est elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie ?

Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour,
Aux plus noirs attentats ſes ſoins & ſon amour.
Va, ce n'eſt point à moi, dès qu'il s'agit d'offenſe,
Que l'on doive donner les leçons de vengeance,
De ce ſoin, ſur mon cœur tu peux te repoſer ;
C'eſt aujourd'hui qu'il faut tout perdre & tout oſer.
Je vais ſolliciter la défenſe des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelqu'affreux projet,
Dont je puis avoir ſeul pénétré le ſecret :
Ce n'eſt pas tout, je veux, par Tullie elle-même,
M'aſſurer cet emploi s'il eſt vrai qu'elle m'aime,
Sur ce fatal decret je vais la prévenir ;
C'eſt de ſon amour ſeul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va diſparoître,
Des poſtes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un eſprit chancelant ;
Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant,
Et de la même main ſonge à punir Fulvie,
De ſes forfaits nouveaux & de ſa perfidie :
Plus de ménagemens, de pitié ni d'égards,
Le feu, le fer, le ſang, voilà mes étendards.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CICERON *seul.*

CAton ne paroît point, & la nuit qui s'avance,
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance ;
Pétréïus invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour ;
Et ce jour malheureux étoit le seul, peut-être,
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître ;
Plus sur son innocence il a crû m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sai qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux, si je puis à mon tour lui cacher
Le péril du decret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus si jamais il devine
Qu'en secret par Césôn je trame sa ruine.

Des piéges qu'on lui tend habile à ſe venger,
Il en feroit ſur moi retomber le danger.
Ruffus m'aſſure en vain d'une longue défenſe,
Céſon eſt déſormais mon unique eſpérance.
Quelle honte pour vous, indomptables Romains,
De n'avoir pour appui que de ſi foibles mains !
O toi qu'en ſes malheurs Rome toujours implore,
Et que ſans te nommer en ſecret elle adore,
Toi, qui devois un jour couronnant ſes exploits,
Soumettre à ſon pouvoir les Peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable génie,
La ſauver de l'opprobre & de la tyrannie !
Caton ne revient point, je crains que ſon ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne ſon grand cœur :
Mais je le vois, c'eſt lui. Quoi, vous êtes en armes ?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes ?

SCENE II.

CICERON, CATON.

CATON.

JE voudrois vainement, dans ce déſordre affreux,
Vous promettre, Conſul, quelque ſuccès heureux ;

Le destin du Sénat est d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe est ençor invisible ;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans.
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil grand de la victoire.
J'ai vû, non sans frémir, nos premiers Vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs :
La nuit achevera bientôt de tout confondre,
Et Ruffus de Céson n'ose plus me répondre.
Si Pétréïus enfin ne vient nous secourir,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir ;
Mais, si nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente sur lui sera toujours trompée ;
Son Lieutenant nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiéde Général ;
Cependant il est temps que Pétréïus arrive,
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
De fier Catilina revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyiez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré ;
Aux portes de Préneste il ne s'est point montré,

L'intrépide Ruffus, qui s'en est rendu maître,
A ce poste du moins ne l'a point vû paroître,
Et je crains qu'il ne soit au palais de Sylla,
Car j'en ai vû sortir Célius & Sura.
Pomponius, suivi d'une troupe fidéle,
L'investit, & pour vous rien n'égale son zéle ;
Il a fait mettre aux fers, sur l'avis de Céson,
Plusieurs séditieux, les Gaulois & Sunnon ;
Soit haine, soit mépris, dessein ou négligence,
L'indifferent Crassus garde un honteux silence :
César se tait aussi, quelqu'en soit le sujet,
Rien n'est si dangereux que César qui se tait ;
Cependant son palais dans une paix profonde,
Est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde ;
La moitié du Sénat défend le champ de Mars,
Où le peuple en fureur accourt de toutes parts ;
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts & souillé de carnage :
Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vû Manlius.

CICERON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux, quel bonheur extrême !
Qui l'a donc immolé ?

CICERON.

Catilina lui-même.

CATON.

Conſul, vous m'alarmez, & je crains que Céſon
N'abuſe comme vous d'un injuſte ſoupçon :
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICERON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Hé qui de tant de maux pourroit être l'auteur ?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire ?
A de fauſſes lueurs vous laiſſez-vous ſéduire ?
Que Manlius ſoit mort, qu'il l'ait ſacrifié,
C'eſt prouver ſeulement qu'il s'en eſt défié.
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux Dieux, que moins lent à punir ſes forfaits,
Du chef des Conjurés Céſon nous eût défaits !
Si de quelques ſuccès ſon audace eſt ſuivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que ſa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus,
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus ?
Bientôt juſque ſur vous leur fureur va s'étendre ;
Mais c'eſt trop s'arrêter.

CATON.

Conſul, daignez attendre ;

Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux
Vous osiez exposer des jours si précieux.
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite ;
De Chevaliers Romains une troupe d'élite,
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous,
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.
Mais je vois Lucius, que vient-il nous apprendre ?

SCENE III.

CICERON, CATON, LUCIUS.

LUCIUS.

QU'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre ;
J'entends déja son nom voler de toutes parts,
Et déja ses soldats ont bordé les remparts.
Sans le secours heureux que le Ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vû trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du palais de Sylla,
Renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes,
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes :
Je l'ai vû presque seul se mêler parmi nous,
J'ai vû Céson lui-même expirer sous ses coups :

De qui l'ofe attaquer la ruine eft certaine,
Et Ruffus contre lui ne fe foutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers, il eft temps de partir.

SCENE IV.

CICERON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

SEigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au foldat furieux laiffe à peine un paffage?

CICERON.

Raffurez-vous, ma fille, & reftez en ces lieux,
Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux Dieux;
Ce Temple, en attendant, vous fervira d'azile,
Que fur Rome & fur moi votre cœur foit tranquille.

SCENE V.

TULLIE *seule.*

ESpoir des malheureux! Dieux, soyez mon recours:
Hélas! c'est de vous seuls que j'attens du secours.
A quel excès de maux me voilà parvenue!
On me fuit, on se taît: ô soupçon qui me tue!
Que je crains les malheurs de ce fatal decret,
Que mon pere a paru m'accorder à regret!
Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer son silence?
J'entends avec fureur nommer Catilina;
On dit qu'il se retranche au palais de Sylla
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître:
Est-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité?
Quel usage fait-il de sa fidélité?
Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense,
Et tous, jusqu'à Probus, évitent ma présence!
D'un funeste decret, n'aurois-je armé sa main
Que pour voir immoler jusqu'au dernier Romain?

Cruel Catilina, soit perfide ou fidéle,
Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !
Que dis-je ? & Manlius qu'il a sacrifié,
Ne l'a-t-il pas déja plus que justifié ?
Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage ?
Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage !
On vient, c'est lui : je sens redoubler mon effroi !

SCENE VI.

CATILINA *sans épée, un poignard à la main,* TULLIE.

TULLIE.

SEigneur, en quel état vous offrez-vous à moi ?
Quoi, tout couvert de sang. Quel désordre effroyable !
A qui réservez-vous ce fer impitoyable ?
Que vois-je !

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encor, ou d'avoir tant vécu.
Dieux, qui m'abandonnez à mon sort déplorable !
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain pour le chercher j'échappe à mille bras,
Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas,

Tandis qu'au désespoir mon cœur est tout en
proye,
Mes cruels ennemis se livrent à la joye!
Ce fer que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE *à part.*

Fatale vérité que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vûe!
Ecoutez-moi, Seigneur, & reprenez vos sens;
Qui peut vous arracher ces terribles accens?
Si vous êtes vaincu, mon pere est donc sans vie?

CATILINA.

Hé sait-il seulement qu'on meurt pour la patrie?
Ce n'est pas vous, c'est lui que je cherche en ces
lieux;
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux, après tant d'exploits dignes de mon cou-
rage,
Il ne me restera qu'une inutile rage!
Ah, si j'eusse manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au Destin pardonner mon malheur.
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terri-
ble?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?
Intrépides amis dignes d'un sort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'ose vivre après vous.

Quoi ! Sylla presque seul, plus heureux que grand homme,
N'eut besoin que d'un jour pour triompher de Rome ;
Et moi triste jouet du perfide Céson,
Je suis vaincu deux fois, & par toi, Ciceron !
Quoi, dans le même instant quil faut que Rome tombe,
C'est toi qui la soutiens, & c'est moi qui succombe :
Mon genie accablé par ce vil Plébéien
Sera donc à jamais la victime du sien !
Après m'avoir ravi la dignité suprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même !
Fortune des héros, ce n'est pas sur les cœurs
Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs ;
Que l'on doit meprifer les lauriers que tu donnes,
Puisque c'est Ciceron qu'aujourd'hui tu couronnes !
O ! de mon désespoir, vil & foible instrument,
Tu me restes donc seul dans ce fatal moment ?
Mes généreux amis sont morts pour ma deffense
Et pour comble d'horreurs je mourrai sans vangeance.
Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux,
Qui puisse être pour moi plus triste & plus honteux.

TULLIE.

Malheureux, que dis-tu ? Quand la mort t'environne,
Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne ?
Et gemit de laisser des crimes imparfaits ?

CATILINA.

Qu'entends-je ! On m'ose ici reprocher des forfaits !
Cœur foible, qui rampant sous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une source de crimes.
Vaine erreur qu'un grand cœur fut toujours dédaigner ;
Apprenez que le mien étoit fait pour regner.
Rome esclave, sans frein, avoit besoin d'un maître,
J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être,
C'est moi ; si vous osez condamner ce projet,
Vous ne méritiez pas d'en devenir l'objet.
N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'Empire,
Que j'eusse de Caton consulté le délire,
Ou que faisant un choix plus conforme à vos vœux,
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au Dieu que le Senat révere,
Lui, dont la seule gloire est d'être votre pere ?

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA *montrant son poignard.*

Voilà celui qui doit décider de leur cour.

Tout vaincu que je ſuis craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Ecoutez-moi, crüel! avant que la fureur
Acheve d'aveugler votre indomptable cœur;
Les momens nous ſont chers, & celui-ci peut-être
Va flétrir ſur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor, ſi dans les champs où préſide l'honneur,
Où le vaincu ſouvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une ſorte de gloire,
Je pourrois ſans rougir chérir votre memoire.
Mais ſe donner la mort pour de honteux complots?
Eſt-ce donc là mourir de la mort des héros!
Je devrois vous haïr, mais votre mort prochaine
Eteint tout ſentiment de vengeance & de haine;
Mon cœur de ſes devoirs autrefois ſi jaloux,
Qui malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne ſait plus aujourd'hui que pleurer ſa victime:
Barbare! ſi jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel, c'eſt moi-même;
C'eſt une amante en pleurs qui vous perd & vous aime,

C'est ma douleur qui va me conduire au tombeau ;
Voulez-vous en mourant devenir mon boureau ?
Reconnoissez ma voix, c'est la fiere Tullie
Que l'amour vous raméne & vous reconcilie,
Qui veut vous arracher à votre désespoir,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mere,
Qu'à vous plus qu'à tout autre elle doit être chere ;
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les Dieux ont soumis l'univers ;
Pour sauver votre honneur n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes ;
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre sang, ni du sang des Romains.
Je vais vous dérober au coup qui vous menace,
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA.

Ma grace est dans mes mains, cœur indigne du mien,
Ciceron vous a-t-il déja transmis le sien ?
Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie !
L'accepter ce seroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Et bien, cruel, méprise un pardon généreux,
J'y consens, mais du moins dans ton sort malheureux,

De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite ?
C'eſt-là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah ! s'il vous touche encor reſpectez mon malheur.
Si de vous obéïr ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le deſtin qui m'accable.
Dans l'état où je ſuis, loin de vous attendrir,
C'eſt vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuſe.
Cachez à mes regards cette douleur honteuſe ;
Que craignez-vous ? Ma mort ? La mort n'eſt qu'un inſtant
Que le grand cœur deffie & que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je ſens que ma raiſon s'égare.

TULLIE.

Frappe ; mais malgré toi tu me ſuivras, barbare,
Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens,
Je ne me connois plus dans ces affreux momens ;
Quoi, c'eſt Catilina qui manque de conſtance !
Malheureux, qu'attends-tu ſans armes, ſans deffenſe ?
Le Senat va bientôt revenir en ces lieux,
Veux-tu que je te voye égorger à mes yeux.
Ingrat, ſuis moi, du moins une fois en ta vie,
Reconnois par pitié l'empire de Tullie ;

Tu n'as que trop bravé sa tendresse & ses pleurs,
Remets-moi ce poignard.

CATILINA *se perce & donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.
Tout est fini pour moi, mais si je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie ;
Seichez vos pleurs, Tullie, & que pretendez-vous
D'un cœur dont la mort seule éteindra le courroux :
Etouffez des regrets que ma fierté dédaigne,
C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.
[*Voyant arriver les conjurés qu'on méne au supplice.*]
Voici le dernier coup que me gardoit le sort.

SCENE DERNIERE.

CATILINA, CICERON, CATON, TULLIE, LENTULUS, CETHEGUS, les Licteurs.

CETHEGUS *en passant, avant que le Consul paroisse.*

ADieu, Catilina, nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous deffendre;

[Voyant paroître Ciceron & Caton.]

Il ne me restoit plus pour comble de douleur
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.

[à Ciceron.]

Approche Plebéïen, viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome:

[à Caton.]

Et toi dont la vertu ressemble à la fureur,
Au gré de mes desirs tu feras son malheur;
Cruels qui redoublez l'horreur qui m'environne,

[Il fait un mouvement pour se lever.]

Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne!
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé;
O Cesar, si tu vis je suis assez vengé.

FIN.

OXFORD · TAYLOR INST.

55666093